

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 2

Artikel: Very-Well
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182694>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les Bernois avaient fait bâtir le collège actuel, inauguré la même année.

Les éphémérides suisses des 7, 8 et 9 janvier n'offrent aucun fait saillant. Le calendrier français, au contraire, nous rappelle la mort de Napoléon III, à Chislehurst, arrivée le 9 janvier 1873.

Le secret des étiquettes.

Les chiffres des prix que portent les étiquettes placées sur les marchandises exposées dans les vitrines de quelques commerçants exigent une étude toute particulière, aidée de l'emploi du microscope ou du moins d'une forte loupe.

Voulez-vous acheter un parapluie, par exemple, vous verrez de loin sur cet objet un 6 énorme; vous entrez, en priant le commis de vous montrer le parapluie marqué six francs, dans la vitrine. — « Très bien, Monsieur, mais c'est 6 fr. 95 cent. », dit-il, en vous faisant remarquer dans un coin de l'étiquette un autre chiffre imperceptible auquel vous n'aviez pas pris garde. Et pour ne pas avoir dérangé le marchand pour rien, vous acceptez le chiffre père, accompagné de ses petits.

Il arrive parfois qu'un de ces gros chiffres se trouve placé *par hasard* sur un foulard qui vous plaît et dont le prix paraît avantageux. Vous n'hésitez pas à entrer pour en faire l'acquisition. Seulement, une légère déception vous attend. On vous fera remarquer votre erreur en soulevant l'étiquette attachée à un long fil et tenue en laisse par un mauvais nœud de cravate placé à une distance respectueuse de l'objet qui avait d'abord attiré vos regards.

C'est dans le but d'éviter de pareilles méprises que nous conseillons l'emploi de la loupe pour l'examen de quelques vitrines, afin de s'assurer bien exactement si le chiffre apparent a, oui ou non, des petits enfants à ses côtés.

On sait que chez nous, lorsqu'un emploi devient vacant, il se présente cent postulants pour un, et que la personne chargée de la nomination est obligée de mettre du foin dans sa sonnette tant les visiteurs sont nombreux et importuns. Tous viennent armés de recommandations dont on est obligé d'entendre la lecture, tous ont de pénibles circonstances de famille à raconter, de nombreux revers à énumérer; tous, enfin, sont on ne peut mieux qualifiés pour obtenir la faveur qu'ils réclament.

Ce genre de sollicitations paraît cependant vouloir prendre un nouveau caractère, un genre plus comme il faut, par une innovation qui allégera considérablement le martyre de ceux qui sont appelés à nommer aux emplois publics.

Aujourd'hui, un postulant de bon ton ne se transporte plus au domicile du conseiller, du juge ou du chef de bureau pour l'obséder de sa pleurnichante requête; non, il écrit une lettre de sa plus belle main, soigne la rédaction de l'ensemble et met toutes aptitudes à celle des salutations; puis il joint à

cette épître, délicatement pliée, un exemplaire de sa photographie, le représentant dans une attitude pleine de dignité et propre à inspirer la plus entière confiance.

Nous venons de voir sur la table à écrire d'un de nos magistrats une belle collection de ces cartes, qui lui ont été envoyées à l'occasion d'une vacance. Il y a là de beaux types: Voyez ce front haut, cette chevelure rejetée en arrière; évidemment cette tête recèle des trésors de rédaction, des phrases bureaucratiques bien frappées et une facilité étonnante pour l'addition des grandes colonnes de chiffres. Et voyez cet autre prétendant qui se présente avec deux accroche-cœur, un col droit et le sourire sur les lèvres; il recevra sans doute son public avec beaucoup de grâce et l'accompagnera à la porte du bureau avec des courbettes élégamment exécutées. Un autre, à moitié enseveli sous le tas, montre sa tête vénérable et dépouillée; il a plus que blanchi sur le tabouret de bureau, il y a perdu sa chevelure; celui-là a tout l'air d'un véritable cul de plomb et sa carte mérite d'être prise en considération, quoiqu'elle se trouve un peu éclipsée par celle d'un homme à la moustache forte, au sourcil froncé, au regard ferme, ensemble annonçant des convictions politiques bien arrêtées, des opinions sur lesquelles on peut compter.

Et voyez ce beau garçon.... mais arrêtons-nous dans l'analyse de ces figures, notre intention ayant seulement pour but de faire connaître le nouveau procédé mis en usage dans les formalités qui se rattachent aux offres de services.

Un de nos abonnés de Lausanne nous écrit:

« Ces Français sont vraiment incorrigibles; il faut l'avouer. Chose inouïe, savez-vous ce que je viens de voir. Je vous le donne en cent. — Passant sur le Grand-Pont, je rencontre une bonne maman portant sur ses bras un mioche dont les mains étaient encore pleines de bonbons du nouvel an. Le petit avait un chapeau de feutre neuf sur le ruban duquel je vis briller des caractères d'or. Je lus: *Revanche*, et passai. Mais n'en croyant pas mes yeux, je revins sur mes pas, feignant d'avoir oublié de jeter une lettre à la poste. Hélas! j'avais bien lu et le mot était écrit en toutes lettres. Ce chapeau d'enfant, qui sort des manufactures de Paris, n'est pas le seul, et, à n'en pas douter, des centaines de gamins se promènent aujourd'hui sur les boulevards, coiffés du *chapeau Revanche*.

Peut-on mettre à la tête des enfants de pareilles idées !!!... »

Very-Well.

Aï-vo vu ellia balla musica qu'étai per Losena lo dzo dâo bounan? L'étiot bin cinquanta. Dient que venient dè per lè z'hémisphères, qu'on ne sâ pas bin adrai iô cein est. Cein étai marquâ su on grand papâi dzauno, coumein elliau dâo tsemin dè fai, et ye cein portâvon su on bourisquo. L'ai iavâi âo

coutset dè cllia pancarta *very-well* per rapport à Macaca, que son nom étai assebin su la pancarta.

L'aviont ti met dâi grands tsapés dè coumenion, hormi lo cheffe qu'avâi onna pecheinta tignasse musca. N'aviont ma fâi pas dâi biaux naz, mâ lâo collets dè tsemise étiont asse grands què dâi so dè tserri.

L'âi iavâi on tambou dè bassa, on tambou dè mouscatéro, onna quinquerna, dou âo trâi subliets et ti lè z'autro aviont dâi z'étrejâo bin dè pllie grands què clliau que lè fennès sè servont po eim-ppliotenâ lo fi retor qu'a étâ dévouedi su lè guindès.

La pllie balla étai la iena, qu'on lâi dit : l'hymne âo relodzo d'Outsy, einveintâie per Macaca.

N'ont pas djuî *very-well* quand bin c'étai su lo papâi, pacèque cein ne sè djuè pas, mâ l'ont met cé mot po cein que Macaca promenâvè on dzo su lo lè dou z'Anglais que talematsivont faux romand et tot per on coup, après avâi prâo dévesâ, ien a ion que dit : *very-well* ! adon Macaca virè la voilâ et lè vouaite-lé parti contrè Paudex. On momeint apré, tandique baragouinâvont adé, vouaitsé onco : *very-well* ! et Macaca virè onco la voila. Pas petout l'a re-veri son naviot contrè St-Surpi, que l'ouît onco : *very-well* ! Po stu coup, Macaca sè met ein colère ; ye tsampè lo bet dè corda âi z'Anglais ein deseint : Veri voueila ! Veri voueila ! Veri-la vo mimo, tsancro dè tabornio !

Un boucher de notre ville se présentait cette semaine chez l'avocat X... « Monsieur, lui dit-il, je viens vous consulter sur une affaire assez désagréable. Pensez que la veille de Noël, un gros chien m'a enlevé un gigot de mouton, valant au moins 6 francs. N'ai-je pas le droit d'en réclamer la valeur au propriétaire que je connais fort bien et qui a les moyens de payer?... »

— Certainement, dit l'homme de loi, rien de plus juste.

— Et comment dois-je m'y prendre ; je n'entends rien à ce genre d'affaires.

— La chose est toute simple ; invitez d'abord verbalement, ou par lettre, le propriétaire de l'animal à vous payer la valeur du gigot, et s'il s'y refuse, repassez à mon bureau et je vous rédigerai une citation devant le Juge de paix.

— Eh bien, Monsieur l'avocat, ajouta le boucher, en toussant un peu, je dois vous dire franchement que le coupable est votre propre chien.

— Comment !

— Oui, Monsieur, à peine avais-je tourné le pied pour aller prendre un verre avec un ami à la pinte à côté, qu'il s'élança vers mon plot, attrapa le morceau et s'enfuit comme si le diable l'avait emporté.

— Ceci me surprend ; jamais cette bête ne m'a causé le moindre désagrément. Mais enfin, puisqu'il en est ainsi, je vais vous payer.

Puis, ouvrant un petit tiroir, M. X... prit trois pièces de deux francs qu'il posa gracieusement dans la main grasse et rosée du boucher.

Le surlendemain, le consultant recevait du consulté un petit billet ainsi conçu :

Pour consultation verbale au sujet d'un vol commis par mon chien : 20 fr.

A la recherche d'une épouse.

VI

Tout ceci frappa étrangement Erhard qui, pour toute réponse, tourna le dos à la servante, sans lui dire un mot.

Sa future, ou du moins celle avec qui il avait des engagements secrets, la belle Sidonie Jonas, était assise à la fenêtre du rez-de-chaussée.

Elle salua amicalement, d'un geste, notre licencié.

Il faut reconnaître que la pauvre couturière était comme une marguerite perdue dans un gazon touffu, tandis que la belle Sidonie était la rose du Bengale qui fleurit, en toute splendeur, au milieu du parterre. Sidonie, en un mot, était une personne excessivement favorisée de la nature, et Erhardt éprouvait une suprême félicité de la voir répondre à son ardent amour. Sidonie, sans quitter son ouvrage, cessa de coudre, pour tendre sa main délicate, potelée et rose, à son amant qui venait d'entrer. Celui-ci y déposa un baiser de feu.

Sidonie, avec un sourire enchanteur et des yeux bleus qui en disaient beaucoup, entama la conversation.

— Mon petit Gotthold, j'ai une demande à vous faire.

— Oht je désire seulement que ce soit une chose dont l'exécution vous prouve tout ce que peut mon amour pour vous.

— Vous allez trop loin, répondit Sidonie ; voici tout simplement de quoi il s'agit. Vos études attaquent votre santé ; vous êtes pâle et accablé de lassitude. Je crois que vous devriez vous donner plus de mouvement.

— Mais, chère Sidonie, il me semble que je ne prends pas mal d'exercice ; il n'y a pas de jour que je ne marche au moins pendant deux heures.

— Cela ne suffit pas ; vous n'exercez que vos jambes, c'est le corps entier qui doit être mis en mouvement. Disons le mot : il faut apprendre à danser.

— Prendre des leçons de danse ! Y songez-vous ? Moi, licencié en théologie, apprendre à danser !

— Hé pourquoi pas ? Est-ce que le roi David n'a pas dansé publiquement devant l'arche sainte ? Cela ne vous empêche pas, Messieurs les théologiens, de l'appeler le saint roi prophète. Allons, cher Gotthold, dans six semaines aura lieu le premier bal au casino des bourgeois, et nous y danserons. Vous sera-t-il égal de me voir appuyer mon bras sur l'épaule de quelque autre joli cavalier ?...

A l'ouïe de ces paroles, Erhardt porta la main à son front qui était devenu brûlant.

— Vous avez raison, Sidonie, s'écria-t-il, cette idée serait capable de me rendre fou.... Eh bien, oui, pour vous, je danserai !

— Alors, répondit Sidonie, votre consentement mérite une récompense. Je vous permets de me donner un baiser.

Erhardt, ivre d'amour et de bonheur, usa avec empressement de la permission, et prit une leçon de danse le jour même.

— Notre pauvre bonne Louise est malade, dit quelques jours plus tard Mme Taafe à Erhardt. Elle a pris froid à l'Eglise le jour où vous avez prêché. Elle tousse horriblement et a une fièvre ardente.

— Voilà tous les symptômes d'une inflammation de poitrine, répondit Erhardt avec effroi, il faut se hâter d'appeler un médecin.

Le médecin déclara qu'elle était en danger, fit une prescription, puis dit tout bas à Erhardt que le vice de conformation de Louise ne laissait que bien peu d'espérance de guérison.

Quatre nuits de suite, Erhardt et Mme Taafe veillèrent tour à tour auprès de la malade. Vers la fin de la dernière de ces nuits,